

Eva Dézulier

Les nuits prodigieuses

roman

elyzad

Pour Valentin, Lysandre et Benoît, avec amour.

La nuit des Onze

I

Ange

Aucune route ne mène à Machado. Le temps ici n'est pas le même qu'ailleurs, non. Les habitations les plus proches sont à six heures de marche. Elles ont l'air de décors miniatures, de part et d'autre de la montagne. On ne distingue pas le mouvement des voitures et des troupeaux. Aucun bruit ne nous parvient. C'est comme j'ai dit : elles pourraient tout aussi bien être peintes à même la roche. Ce qui s'y passe ne nous concerne pas. Machado vit à son rythme, on n'y respire pas le même air. Il y a bien un curé qui monte, une fois l'an, mais on a nos propres superstitions, auxquelles on croit davantage qu'au catéchisme d'en bas. C'est tout. Machado est un monde clos.

Pourtant, la frontière passe juste au milieu du village, entre le bar du Velo Polvoroso et la maison Escondit. Les silhouettes fuyantes des clandestins se glissent dans un sens ; les soldats les

ramènent dans l'autre la nuit suivante. Un va-et-vient continu. Mais ces ombres de passage ne font pas vraiment partie du village, non. Elles le traversent comme un cours d'eau, comme un souffle de vent. Dans un sens et dans l'autre, c'est comme j'ai dit. Elles s'évanouissent avant l'aube. Et la vie de Machado se déroule sans penser au reste de la Terre. Même moi, qui travaille ici depuis tout petit, à la ferme Ventanas, on m'appelle toujours « le gamin d'en bas ». On se moque un peu de moi, je crois qu'il n'y a pas de raison, non : c'est simplement que je viens d'en bas, c'est tout.

Ce soir, il y a du monde au bar du Velo Polvoroso et personne ne fait attention à moi. Trois soldats sont arrivés tout à l'heure, avec huit clandestins. Ils boivent en attendant l'heure propice. Le plus grand, c'est Hostien. Je ne sais pas le nom des deux autres. Hostien aussi est né en bas, à Providens. Il ne sera jamais vraiment d'ici, quoiqu'on le connaisse depuis des années. Il participe à la conversation des hommes, sans s'accouder au comptoir. Avec son nez droit et son front dégagé, on devine tout de suite qu'il est fait pour commander. Enfin, je ne lui ai jamais parlé, et je crois qu'il ne m'a jamais vu, mais c'est comme j'ai dit : tout le monde le connaît.

Derrière lui, les fugitifs se tiennent en retrait, dans le coin du bar. Immobiles, ils ressemblent

à des statues de cire, oui. Les lampes à pétrole éclairent leurs visages, mais pas leurs corps. Une femme très pâle fixe le sol, la bouche entrouverte, comme les poissons qui ne pleurent pas. À côté d'elle, un vieillard résigné regarde dans le vide. Sa figure semble un masque gravé dans un bois blanc très sec. Il y a aussi deux jeunes garçons, dont les traits d'enfants n'ont pas encore disparu. Ils ont l'air effaré et blême des gosses qui viennent de recevoir une gifle : c'est sûrement leur premier échec. Leur voisin ridé a une grosse lèvre qui tremble dans la pénombre. Il y a encore deux vieilles maigres, enroulées de châles, qui lèvent le menton. L'éclat de leur prunelle passerait presque pour la violence d'une révolte silencieuse, mais ce ne sont que des larmes d'impuissance. C'est tout.

Parmi ces statues tristes, un homme pas très grand s'agite : c'est le huitième et dernier clandestin. Il a les yeux noirs et creusés, les cheveux foncés, et son front brille de sueur. Il cherche du regard quelqu'un ou quelque chose. Il remue d'une jambe sur l'autre et se gratte le flanc, comme s'il avait une maladie de peau, oui.

Je jette un œil du côté d'Hostien et des soldats. Personne ne prête la moindre attention à ce bonhomme-là, qui a l'air d'avoir la fièvre. Il paraît que les clandestins ont toutes sortes de maladies et qu'ils peuvent nous contaminer. Pourvu qu'ils les emmènent vite ! Ils attendent la nuit noire.

La frontière n'est qu'à quelques mètres du Velo Polvoroso, c'est comme j'ai dit, mais ils les pousseront plus loin dans la montagne.

Je me lève pour partir. Je n'ai rien à régler, car je ne prends jamais rien. Je m'assieds à une table pour être avec les autres, et aussi pour ne pas écouter les disputes à la ferme Ventanas, c'est tout. Après une journée seul avec le troupeau, je viens, mais je ne bois que le bruit.

Alors que je m'approche de la porte, une main se referme sur mon bras. Seigneur ! C'est lui ! Le huitième clandestin ! Le petit homme qui se gratte ! Il s'est faufilé jusqu'au recoin plein d'ombre, pendant que les soldats trinquent. Je tremble sans oser me dégager.

— Pardon, excusez-moi, j'allais sortir !

— Un instant, camarade, me chuchote-t-il précipitamment. Un instant, pour un frère qui te supplie de l'écouter. Car nous sommes tous des frères, n'est-ce pas ? Puisque nous avons tous peur ! Écoute, j'ai besoin de ton aide, ce soir...

Je recule, effrayé, sans arriver à parler. La folie me fait signe au fond de ses yeux noirs, à moins que ce ne soit que la panique. Je ne comprends pas tout ce qu'il dit, à cause de son accent. Il est robuste, oui, et son étreinte me fait mal au bras.

— Mon ami, mon frère, ne pars pas ! Je te fais peur : tu ne me connais pas. Je m'appelle Guillermo Santín et je vais être expulsé cette nuit.

Il s'incline pour saluer, comme au théâtre, et je fais encore un pas en arrière.

— Vois, maintenant, tu sais à qui tu as affaire. Alors, veux-tu bien m'aider, mon ami ? Veux-tu aider un camarade ?

Il me lâche enfin pour prendre quelque chose, caché sous sa chemise. Je devrais m'enfuir, mais mes jambes se sont changées en plomb. Je regarde la porte encore une fois, sans oser me sauver ! Je l'aurai bien mérité s'il sort un pistolet, oui !

En fait, il tire de là-dessous une liasse de feuillets chiffonnés et jaunis, qu'il me met sous le nez, c'est tout.

— Je suis un ingénieur, frère. Je travaillais dans une usine d'avions, avant, en Galice. C'est moi qui ai dessiné ces plans. C'est une machine que j'ai conçue pour mon fils. Tomás n'a que neuf ans, et je l'aime plus que mon âme. Il est passé en France. Il n'y a pas d'avenir pour lui, en Espagne. Là-bas, on n'adore plus que la mort. Des paysans ont accepté de le prendre et de l'employer. Il résistera à tout, mais moi, son père, qui ne le reverrai plus, je veux encore faire quelque chose pour lui. Je veux lui faire parvenir cette machine. M'aideras-tu ?

Son histoire me paraît difficile à croire : on n'expulse pas les ingénieurs, non. On les garde, ça peut servir. Il me tend à nouveau ses papiers griffonnés. Je ne bouge pas. Par précaution, je ne respire pas non plus.

Guillermo a l'air de prendre mon silence pour un accord, parce qu'il me serre d'un coup dans ses bras, avec force. Une grande force, oui. Les gens du pays grognent pourtant sans arrêt qu'il faudrait en garder des costauds, plutôt que les gringalets et les mutilés qu'on se colle, aux champs, en bas. Il en manque, à Providens. Mais on le chasse. Peut-être parce qu'il a le délire ?

Lorsqu'il relâche son étreinte, ses yeux brillent d'émotion ou de fièvre. C'est comme j'ai dit, un regard de fou, oui. Il y a eu des crimes dans la plaine, commis par des clandestins. Je frissonne.

— Mon frère, murmure-t-il d'une voix serrée, tu me rends la vie. Tu me rends la vie. Je ne tiendrai plus mon enfant dans mes bras. Je sais ce qui arrive neuf fois sur dix aux rebelles réexpédiés en Espagne. Cette nuit est ma dernière. Mais toi, tu me rends la vie.

Je ne comprends pas ce qu'il attend de moi, et je bredouille, essayant de me tirer de là :

— Pardon, monsieur, sans contredire, avec tout le respect, faut peut-être pas désespérer : certains s'en sortent, et reviennent...

— Non, non, m'interrompt-il en effaçant l'avenir d'un geste de la main, ne te fatigue pas. Nous n'avons pas le temps. Je suis en paix, grâce à toi. Comment t'appelles-tu, l'ami ?

— Ange Bordes, monsieur, bien enchanté de vous connaître, enfin, de vous avoir connu...

Je me sens rougir. Guillermo sourit et lève les yeux au ciel.

— Là, là, tu vois, camarade, comme la vie est drôle ! *Ange* ! Dieu me reproche tendrement de n'avoir jamais cru en lui. Comme la vie est drôle à toute heure ! Et si belle !

Il touche mon épaule et je manque de défaillir. Et si les soldats allaient s'imaginer que je joue les passeurs ? Je jette un regard vers la sortie, mais Guillermo n'en a pas fini avec moi. Il me montre encore ses plans en essayant de me les mettre dans les mains.

— Cette machine, Ange, mon bon ange, cette machine est une machine à aimer.

Je cligne des yeux bêtement.

— Comment ça ? À quoi ça peut bien servir ? Qu'est-ce qu'elle fait, en somme ?

— Elle aime. On la met en marche, et elle nous aime.

— Mais... Est-ce qu'elle nous dit des mots doux ? Elle nous caresse ? Elle nous aime comme... comme une femme ?

Cette idée répugnante me fait grimacer, mais Guillermo rit à voix basse.

— Non, non, elle ne fait qu'aimer. Au fond d'elle-même, elle nous aime d'un amour vrai, pur, éternel et infini.

— Et... c'est tout ?

— C'est tout.

— Elle ne fait rien, quoi. Elle ne sert à rien, c'est comme j'ai dit.

— À rien, et à tout, assure-t-il en hochant la tête.

Je contemple les feuillets sans arriver à bien réfléchir. Mes idées s'embrouillent. Je me sens tout drôle, d'un coup. Je lance un regard au clandestin, qui sourit toujours. Il se moque de moi, oui !

— Des bêtises ! Avec tout le respect, monsieur, ça ne marche pas, ça ne peut pas marcher ! Une machine à aimer, c'est comme... comme une fourche qui respire, ou une pierre qui fait la conversation ! C'est comme... comme le ciel sous un capot de voiture ! Ça ne peut pas marcher, c'est tout. Vous avez dû vous tromper dans vos plans...

Guillermo ne m'écoute pas. Des raclements de chaises ont retenti dans la salle. Les soldats paient leurs consommations, ils vont bientôt partir, emmenant les fugitifs. Il me souffle ce qu'il peut, dans les quelques secondes qui lui restent.

— J'ai conçu les plans, mais je n'ai pas eu le temps de construire la machine à aimer : c'est à toi, mon ami, mon bon ange, de le faire, de réunir les pièces nécessaires, de les assembler, et de l'apporter à mon fils. Il habite à Sainte-Marie chez les Lévêque – les Lévêque à Sainte-Marie, souviens-toi bien ! Lorsque je ne serai plus là pour le chérir chaque jour de sa vie, je ne veux pas que Tomás manque d'affection. Tout repose sur toi, mon frère !

Il s'accroche à ma chemise, la figure contractée, les cheveux tombant sur son front. Il a vraiment l'air d'un dément. Il fourre ses papiers dans ma main et gémit :

— Promets-moi que tu construiras la machine ! Promets-moi !

Je le fixe, perplexe. Derrière moi, des pas se rapprochent. Les soldats et les autres clandestins sortent : c'est l'heure. Guillermo détache sa montre et l'enfonce dans ma poche.

— Tiens, en dédommagement : c'est tout ce que j'ai ! Promets-moi !

— D'accord, d'accord, dis-je, surtout pour le calmer.

J'ajoute avec plus de conviction :

— C'est comme vous souhaitez.

Il se tait, apaisé. Je voudrais lui chuchoter encore quelque chose, lui glisser que je prierai saint Christophe pour lui, mais c'est trop tard. Il recule, se tasse dans l'ombre, et je m'écarte pour laisser passer Hostien, qui me toise, tournant le dos à Guillermo. Celui-ci se joint au cortège muet des Onze. Trois soldats et huit clandestins. Personne ne le remarque, non. Leurs pas s'évanouissent et ils disparaissent dans la nuit. Il faut que je songe à rentrer, maintenant. Mais j'ai de la peine, pour Guillermo et pour le petit Tomás, aussi. Une machine à aimer, ça n'existe pas. C'est tout.